

Charles de PILLOT de COLIGNY

CONFÉRENCE

DONNÉES TECHNIQUES

Cette conférence a été prononcée par Charles de Pillot de Coligny à Saint-Léon, Paris XV^e, paroisse de la famille.

Elle doit être datée de 1945, « quelques semaines seulement » après son retour de déportation (Dachau est libéré définitivement le 30 avril 1945).

Le texte a été écrit sur un cahier d'écolier par son épouse.

Le cahier reste la propriété de la famille.

AVERTISSEMENT

Le texte ci-dessous est la frappe exacte de cette conférence.

Il convient de préciser les points suivants :

- les parties rayées n'ont pas été reproduites,
- les mots allemands (sauf block, blockhaus et kapos) ont été mis en italique,
- les notes explicatives de bas de page n'appartiennent pas au texte original,
- quelques modifications mineures (« 5 heures » pour « 5 H », par exemple) ont été apportées pour une meilleure lisibilité.

DERNIÈRE MISE À JOUR : 16 OCTOBRE 2008

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>Natzwiller</i> _____	4
2	<i>Dachau : le camp</i> _____	5
3	<i>Population</i> _____	6
4	<i>Administration</i> _____	7
5	<i>La vie au camp : blocks fermés</i> _____	7
6	<i>La vie au camp : blocks ouverts</i> _____	8
7	<i>Moral</i> _____	10
8	<i>Foi</i> _____	10

Charles de Pillot de Coligny est né le 20 décembre 1904 à Puteaux. Il passe toute sa jeunesse à Paris.

Dès sa démobilisation (fin août 1940), et grâce à des relations nouées bien avant-guerre, il travaille au profit du SR Air de Vichy (chef : commandant Ronin). C'est là qu'il croise plusieurs fois Vic Dupont, fondateur du réseau de renseignement de Vengeance (qui portera plus tard le nom de Turma). Le départ du SR Air pour l'Afrique du Nord suite à l'invasion de la Zone libre (novembre 1942) met un terme à cette filière. Ses contacts avec Vic Dupont le font participer à la réorganisation de Turma-Vengeance. François Wetterwald lui confie d'emblée le commandement des Corps Francs en Seine-&-Oise et Seine-&-Marne (décembre 1942), départements où il obtient des résultats exceptionnels. Début 1943, il devient membre du comité directeur de Vengeance et chef départemental de l'Armée Secrète (AS) pour la Seine-&-Oise et la Seine-&-Marne.

Recherché par la Gestapo, il lui échappe de justesse le 25 novembre 1943. Il est alors envoyé à Rennes afin de continuer son action dans l'AS et prendre la responsabilité de Vengeance Bretagne. Il est arrêté le 21 janvier 1944 à Quimper où il est emprisonné, puis est transféré, le 31 janvier, à Rennes (prison Jacques Cartier).

Identifié en juillet, il est condamné à mort. Le 1^{er} août 1944, il est transféré vers la prison de Belfort (dans le fameux « train de Langeais »), puis déporté au Struthof-Natzwiller le 15 août, et à Dachau (mat. : 103.193), le 2 septembre 1944.

Il est libéré par les Américains le 30 avril 1945.

Il décide de poursuivre une carrière militaire (troupes d'occupation en Autriche, séjour en Algérie, entre autres).



Chevalier de la Légion d'Honneur et Médaillé de la Résistance dès 1945 (Commandeur en 1969), il est titulaire de la Croix de Guerre 1939-1945 avec trois palmes, de la Croix de la Valeur Militaire (une citation), et de nombreuses autres décorations françaises et étrangères. Charles de Pillot de Coligny est décédé le 25 janvier 1989.

M. de Pillot de Coligny

-----début de la conférence-----

Monsieur le Curé,
Mesdames, Messieurs,

Je remercie bien vivement Monsieur le Curé de m'avoir demandé de faire cette conférence sur les camps de concentration allemands. J'aurais peut-être hésité, je l'avoue, à prendre la parole devant un auditoire, car le manque d'habitude de ces sortes de choses confère une certaine crainte, une timidité peut-être que je vous demande d'excuser.

Messieurs, en évoquant pour vous ce qu'étaient Natzweiler¹ et Dachau... ces lieux de désespérance et de mort où nous vivions il y a quelques semaines seulement, c'est à tous mes camarades de là-bas que je songe, à ceux que j'y ai laissés, à ceux qui n'en reviendront peut-être pas... Si ma voix peut-être faiblit quelquefois, c'est que ma pensée verra tel ou tel de mes vieux camarades à qui j'ai fermé les yeux, et qui n'a pu survivre à tant de souffrances et de tortures ! C'est parce qu'il est nécessaire que tous les Français sachent cela... c'est parce qu'il ne faut pas qu'ils oublient jamais... que je veux essayer de vous donner un aperçu de ces camps où j'ai vécu, de Natzweiler et de Dachau.

1 Natzwiller

Ayant quitté la France², condamné à mort, j'ai d'abord été envoyé au camp d'extermination de Natzweiler. Je crois que je n'oublierai jamais le gravisement de la pente de Rothau³ à Natzweiler. Nous étions dans un état de lassitude extrême. Malheur à celui qui tombait ! Les chiens lui sautaient à la gorge, s'il ne se relevait pas, il était abattu par un S.S. J'ai connu cette sensation effroyable du chien qui se jette sur vous, puis je n'ai plus rien su du tout, seulement un peu plus tard j'ai appris que mes camarades m'avaient sauvé en me retirant assez tôt et en me transportant sur une civière. Cette montée qui nous paraissait interminable avait 8 km. Puis ce fut Natzweiler à 800 m. d'altitude, établi en plein nord, face au Donon dans un site magnifique. Le camp est entièrement en gradins de grès rose avec des jardins et des fleurs partout. Et cependant les paroles de bienvenue à notre arrivée, au moment où nous avons été marqués du signe N.N. qui signifie *Nacht und Nebel* - nuit et brouillard- étaient : « vous ne sortirez d'ici que par la cheminée du crématoire !... »

Nacht und Nebel, cela signifiait que nous étions morts pour le monde. En cas de maladie, nous ne devons pas être soignés, nous étions au contraire exposés systématiquement à l'air.

À notre arrivée, il ne restait que 38 Français sur 160 du précédent convoi. Tout cela avec le complexe de l'âme allemande, dans un décor inoubliable, au milieu des fleurs car tous les camps de concentration allemands ont été soigneusement édifiés pour donner aux gens l'impression qu'on y a placé des individus pour les empêcher de nuire et que le maximum a été fait pour leur confort.

La raison de notre transfert providentiel de Natzweiler à Dachau a été tout simplement l'avance américaine en Alsace au mois d'août⁴. Cette avance a sûrement sauvé quelques uns d'entre nous de la mort, d'une mort anonyme, car il n'y avait pas de registre des décès à Natzweiler. La veille et l'avant veille de notre transfert à Dachau, 1.200 hommes et 300

¹ Orthographe allemande de Natzwiller (camp du Struthof).

² L'Alsace-Lorraine avait été de nouveau annexée au Reich.

³ Gare située à 3 km sud de Schirmeck.

⁴ 1944.

femmes avaient été brûlés au crématoire de Natzweiler... Les malheureux avaient été poussés dans le crématoire après une pendaison trop rapide pour donner la certitude de la mort.

C'est sur cette dernière vision d'horreur que nous avons quitté Natzweiler pour Dachau.

2 Dachau : le camp

Le camp de Dachau est situé sur un plateau marécageux à 500 m. d'altitude et possède deux enceintes.

Derrière la première enceinte sont les villas des S.S., de jolies villas au confort moderne, de style bavarois, agréables à la vue, avec des pelouses et des fleurs aux vives couleurs, des peupliers. Là sont aussi la caserne S.S., le camp S.S., puis les ateliers, ateliers de carrosserie pour les camions, ateliers Messerschmitt, ateliers optique, tresses, récupération du cuivre, aluminium, etc. sur le matériel détruit ou volé, le tout dans de jolis bâtiments de style munichois. Puis un petit bois entouré de murs au milieu duquel se trouve le crématoire. Lorsqu'on arrive aux abords de la 2^e enceinte, près de la grande porte du camp S.S., un très joli jardin avec des saules pleureurs et sous ces saules pleureurs une fontaine avec un très grand aigle appliqué sur la borne : c'est le monument aux morts hitlériens.

Nous approchons maintenant du camp proprement dit qui est clôturé par un canal aux eaux rapides. On y accède par un pont et on arrive alors au chemin de ronde qui borde immédiatement le camp. Sur ce chemin de ronde se trouvent un certain nombre de blockhaus pour abriter les fusils mitrailleurs et les miradors où sont les mitrailleuses lourdes. Les miradors, au nombre de 3 sur chaque face du camp, ont à peu près la hauteur de 3 ou 4 étages de nos immeubles parisiens. Dans l'axe du pont se trouve un bâtiment à un étage, au toit haut et très incliné de style bavarois bien entendu, surmonté d'un petit campanile qui est une tour de guet. Dans cette construction est percée une grande porte clôturée par une grille de fer forgé où sont inscrits ces mots : *Arbeit macht frei*, le travail rend libre.

De droite et de gauche de ce bâtiment partent les barbelés électrifiés, barbelés de 3 rangs, espacés de 50 cm et de hauteur différente. Sur chaque poteau qui soutient les barbelés, il y a un phare tourné vers le camp ; de même sur les miradors et sur la tour de guet, ceux-ci étant amovibles et pouvant tourner dans tous les azimuts.

À l'intérieur du camp, après les barbelés et de l'autre côté de la porte, se trouve un nouveau fossé et une large pelouse.

Là est une vaste place de 190 m. environ de côté : l'*Appelplatz*. À droite de cette place est un bâtiment en fer à cheval dont la partie centrale renferme la cuisine du camp. Dans les ailes sont logés l'*Effetskammer* ou magasin d'habillement, la *Schuerei* ou cordonnerie, le magasin à vivres, puis d'autre part les douches. Devant ce bâtiment sont de larges [mot omis] avec encore des peupliers qui sont l'arbre du camp, si je puis dire.

À gauche de l'*Appelplatz* s'ouvre une large avenue de 25 m. de large bordée de peupliers, de massifs gazonnés et de fleurs. C'est la *Lagerstrasse*. De chaque côté sont alignés les blocks au nombre de 30, 15 de chaque côté. Ces blocks sont séparés par les *Blockstrasse*. Ils ne possèdent aucune ouverture sur la *Lagerstrasse*, les portes et les fenêtres se trouvant sur les *Blockstrasse*, façade de droite, de sorte que les issues d'un block se trouvent en face de la partie sans issue du block immédiatement voisin.

Sur la *Lagerstrasse* s'alignent donc les façades des 30 blocks. Ces façades portent seulement chacune le n° du block et un gros hublot pour l'éclairage de la *Lagerstrasse*. Ces hublots qui devaient rester allumés pendant les alertes pour signaler justement l'énorme agglomération du camp étaient systématiquement éteints. Malgré cela, nos amis ne se sont jamais trompés : les seules bombes tombées sur le camp et lâchées d'assez bas ont touché le camp S.S. Ils étaient bien renseignés sur la disposition des lieux !

Chaque block possède quatre portes commandant 4 divisions ou *Stübe* identiques. Chaque division comprend 2 pièces, la *Wohmhaus* ou salle de réunion, et la *Schlaffsalle* ou dortoir. Dans la *Wohmhaus* sont des armoires en contreplaqué qui contiendraient nos vêtements... si nous en avions, puis une table et des tabourets couleur chêne. Sur un côté sont disposés et isolés par des cloisons les 3 lits respectifs du *Blockältester*, du *Stübältester* et du *Blockschreiber*. Au milieu de la *Wohm* est disposé un gros poêle prussien en faïence qui n'a jamais contenu le moindre combustible bien entendu. Ce poêle néanmoins est d'une couleur assortie à la frise du haut des murs, couleur propre à chaque *Wohm*. Par un raffinement que vous goûterez peut-être, sur le poêle : un gracieux pot de fleurs puis, à la large baie qui donne sur la *Blockstrasse*, soutenue par des chaînes en fer forgé, une vasque contenant encore... des fleurs ! Cette abondance de fleurs partout est conçue par le même esprit qui a même disposé sur les murs du crématoire des arbres pour les petits oiseaux. Ce complexe, cette forme de sadisme propre à l'âme allemande, se retrouve partout dans les moindres détails. Dans la *Schlaffsalle*, les couches sont superposées en 3 étages et peuvent contenir environ 200 individus. Nous étions en réalité 580 partageant chaque lit avec 2 ou 3. Cette promiscuité et cet entassement de malades souvent sont une des causes de la mortalité dans les camps.

3 Population

Le camp de Dachau comprenait 37.000 hommes qui restaient au camp et à peu près autant dispersés en *Auskommandos*. Cette population était hétérogène. Il y avait environ 9.000 Russes, à peu près autant de Polonais, 5.000 Français, 4.000 Allemands, le reste : Yougoslaves, Tchécoslovaques, Mongols, Italiens, Espagnols, Grecs, Albanais, Norvégiens, Danois, Hollandais, Belges, Lithuaniens, Hongrois, Autrichiens, 8 Anglais, 3 Turcs, 1 Américain, 14 Suisses répartis dans les trente blocks de la manière suivante. Dans les blocks impairs de 1 à 15, le *Revier* ou hôpital ; de 15 à 29, les blocks de passage ou de quarantaine. Les blocks pairs étant les blocks de travailleurs. Le block 300 était celui des vieillards ou infirmes, le block 26 était le block des prêtres de toutes nationalités. Le block 28 était le block des prêtres polonais.

Il y avait aussi des enfants de 13 ans, pour la plupart de jeunes Russes, de jeunes Polonais, des Hongrois, des Tsiganes.

Puis également des aveugles (brassard jaune à 3 points), des unijambistes, des bossus, etc.

Dans cette population, il n'y avait pas seulement des condamnés politiques mais tous ceux que les Allemands considéraient comme des êtres dangereux pour la société allemande. Un triangle de couleur indiquait les différentes catégories. Ce triangle était placé à gauche sur la veste, sous le n° matricule, et à droite sur la couture de pantalon. Il indiquait, suivant la couleur :

- rouge : les prisonniers politiques,
- rose : les homosexuels,
- vert : les criminels,
- violet les objecteurs de conscience,
- noir : les insociables,
- bleu : les émigrants.

Au centre du triangle, une initiale indiquait la nationalité.



La tenue de Ch. de Coligny, don fait au Musée de la Libération.

4 Administration

L'administration était confiée apparemment aux prisonniers. Ainsi, à Dachau, le chef de camp était un Arménien, brutal et sans scrupules ; les policiers du camp, la majeure partie des chefs de block ou des chefs de salles et les kapos étaient des « verts » ou criminels, recrutés parmi les Allemands ou les Ukrainiens venant des prisons russes. L'administration de bureau proprement dite était confiée aux Polonais ayant le plus d'ancienneté au camp.

5 La vie au camp : blocks fermés

À leur arrivée au camp, les prisonniers sont rassemblés sur l'*Appelplatz*, dépouillés de leurs vêtements et de tout ce qui leur appartient. Ils restent ainsi nus pendant des heures, quel que soit le temps. Puis ils passent à la tonte complète du corps, y compris les sourcils, ensuite c'est le badigeonnage au grésil. Nouvelle attente, douche. Pour cette cérémonie, je me trouvais justement entre Monseigneur Piguet⁵ et le Général Delestraint, eux aussi dans le plus simple appareil. Enfin on est habillé de vieux vêtements pris à d'anciens prisonniers partis aux *Kommandos* ou morts. Pour la coiffure, il en était de même ; j'avais pour ma part un pantalon rayé fort court, une veste de parachutiste russe et une de ces coiffures à pointe de l'armée soviétique, aux pieds une planche de bois tenue par des lanières. Au cours des différentes désinfections, ces parties de vêtements changent jusqu'au jour où le prisonnier part en *Kommando* de travail et revêt le fameux complet rayé des forçats. Durant tout l'hiver, nous n'avions ni chaussures, ni chaussettes, ni caleçons ; il n'était évidemment pas question de gilet ; seuls quelques rares kapos ou chefs de chambre avaient des manteaux.

Les prisonniers sont répartis dans des blocks de quarantaine ou blocks fermés où ils restent jusqu'à qu'on leur ait assigné un travail. Ils n'en sortent jamais, même pour l'appel. La mortalité dans ces blocks est énorme, car les prisonniers y ont une alimentation beaucoup plus liquide que les autres d'abord, ensuite ils ne sortent jamais, même pour l'appel. Ils sont donc dans la rue du block par n'importe quel temps, de 5 heures du matin à 5 heures du soir, sans aucun travail. Leur moral est très sérieusement atteint, ils sont sous-alimentés, exposés à toutes les intempéries. Ils subissent aussi les mauvais traitements du chef de block qui les frappe pour des motifs futiles, à coups de ceinturon ou de tabouret. Quand il fait très froid et que les hommes se serrent en boules pour se réchauffer, les chefs de block recrutés parmi les Russes ou les Polonais, arrosent copieusement les malheureux au moyen de seaux d'eau. Ils

⁵ Monseigneur Gabriel Piguet, évêque de Clermont, a raconté son passage à Dachau dans *Prison et déportation*, Spes, Paris, 15.12.1947.

doivent alors rester mouillés, exposés au vent et à la pluie jusqu'au soir. C'est dans ces blocks également que sont choisies les victimes de la journée, soit pour faire de la place dans le camp à la suite de nouvelles arrivées. Dans ce cas, sous couleur de désinfection, les hommes sont amenés à la salle de douches, transformée en chambre à gaz. Soit pour des expériences destinées à l'instruction des étudiants en médecine allemands : inoculation de maladies, de bactéries, essais de sérums, électrolyse du cerveau, expériences de résistance à la pression, à l'efficacité de certains gaz. Primitivement, ces expériences étaient faites sur les prêtres polonais ; il y avait au camp, au début, 2.000 prêtres polonais, en septembre 1944, il en restait 800. Les prisonniers des blocks dits ouverts pourraient et même devaient obligatoirement un jour passer au block fermé. On estimait en effet qu'après 3 mois de travail, de sous-alimentation, d'exposition aux intempéries, les personnes devaient être suffisamment débilitées pour devenir des invalides, d'où transfert au block 30. Lorsque les populations de ce block étaient devenues pléthoriques, on faisait le... « coup » de la désinfection et c'étaient 300 candidats de plus pour le crématoire.

Nous allons voir maintenant quelle était la vie dans les blocks ouverts.

6 La vie au camp : blocks ouverts

Dans les blocks ouverts, le réveil le matin était à 4 heures. Les hommes devaient, aussitôt après le cri : *auf stehen !* poussé par le *Stübaltester*, se précipiter au *Waschraum* pour procéder à des ablutions illusoires ; ensuite, munis d'un ticket, ils pouvaient toucher le ½ litre réglementaire d'eau chaude pompeusement qualifiée de café ou de thé. 5 heures : rassemblement dans la rue du block en colonnes de 10 ; 5 heures 15 : départ vers l'*Appelplatz* ; 5 heures 30 à 6 heures : appel. Les hommes attendaient à l'appel, tête nue, au garde-à-vous jusqu'à que retentisse le cri : *Arbeitskommando formieren !* L'appel se prolongeait quelquefois durant des heures pour les raisons les plus diverses : formations de nouveaux *Kommandos*, absence d'un homme, ou même simplement désir de brimer. C'est ainsi qu'une fois nous sommes demeurés 35 heures sur l'*Appelplatz* : 55 minutes garde-à-vous, 5 minutes repos, etc. À la 34^e heure, à peine 3.000 prisonniers restaient encore debout... En principe donc, à 6 heures, départ pour les *Arbeitskommandos*, en rang, au pas cadencé, tête nue, devant le *Rapportsführer*. Fréquemment, à peu près chaque [mot omis], le *Rapportsführer* interpellait les kapos, leur demandait : combien d'hommes aujourd'hui ? Sur la réponse, par exemple : 150 *Häftlinge*, le *Rapportsführer* indiquait que, le soir, 130 ou 120 seulement devaient rentrer vivants, car le soir, à l'appel, le nombre exact de prisonniers devait être égal à celui du matin, et les morts de la journée devaient être présents, debout à leur rang. Le travail était de 14 heures par jour, coupé simplement à midi par ¾ d'heure de repos pour prendre un repas qui consistait en 1 litre d'eau chaude dans laquelle nageaient quelques ronds de rutabaga ou de carottes ou quelques feuilles de choux avec des épluchures de pommes de terre, sans aucune matière grasse mais avec beaucoup de cumin... Et le travail reprenait, travail dur, pénible : carrières de pierres, déblais des ruines de Munich ou des villes ou villages avoisinants, enlèvement des projectiles non éclatés, réfection des voies ferrées, déchargement de wagons. Tout cela sous les coups conjugués des kapos et des S.S. La moindre défaillance, la moindre arrêt, valait au délinquant une volée de coups de manches de pioche ou de ceinturons, ou de coups de crosse. Si l'homme tombait sous les coups, tant mieux : il était piétiné, relevé à coups de pied, et devait reprendre le travail malgré le sang qui l'aveuglait, sans omettre les morsures des chiens, excités par les S.S. et la vue du sang. La moindre tentative de rébellion était sévèrement châtiée : 25 coups de *gumi*, ou nerf de bœuf, étaient appliqués sur les reins. Quant aux tentatives d'évasion du camp, il ne fallait pas y songer ; nous avons vu comment il était clôturé et gardé ; mais la grande aventure pouvait tenter ceux qui travaillaient dans les *Auskommandos*. Alors malheur à celui qui était repris. C'étaient d'abord les 25 coups de *gumi*, la faction épuisante à l'entrée du camp, tête nue, au

garde-à-vous, de l'aube au soir, pendant 3 jours avec au col l'écriteau : *ich bin wieder da*. Puis la pendaison sur l'*Appelplatz* ou dans la salle de douche, devant les camarades du camp ou du *Kommando*. Bien souvent, avant d'être pendu, l'homme était livré aux chiens...

Enfin, le soir, c'était le retour avec encore la station interminable sur la place d'appel où l'on préparait, au son de la fanfare, l'appel du soir. Station épuisante qui se terminait par un défilé devant le *Rapportsführer* et le *Blockführer* ; toujours au son de la fanfare, les morts, soutenus par leurs camarades, participaient à cette parade.

Le retour au block, ce n'était pas encore le repos ; il fallait procéder au *Lauscontrole* ou épouillage. Malheur à celui qui en trouvait sur lui, ou qui ne pouvait pas cacher ceux qu'il pouvait trouver, il était bon pour la désinfection, et la désinfection... ce pouvait être la chambre à gaz. En tout cas, c'était la nuit blanche, debout et nu dans la salle de douche, heures interminables... Et le matin, malgré la fatigue de la nuit, le retour au travail. Ceux qui avaient passé au travers de cet épouillage pouvaient prendre le repas du soir : au début 1/5, puis 1/6, puis 1/8 d'une boule de 1.200 grammes avec un rond de saucisse ou 20 g. de margarine et ½ litre d'eau chaude toujours qualifiée de thé ; et ainsi de suite jusqu'au dimanche 1 heure de l'après midi. Ce jour là, le menu variait légèrement, c'est-à-dire que dans l'eau chaude du midi nageaient quelques macaronis et un peu de son pour l'épaississement. 4 fois en 8 mois, nous avons eu le soir une cuillerée à soupe de sucre cristallisé. À 9 heures, tout le monde pouvait être couché à raison de 2 couvertures pour 3. Puis extinction des feux. Seul veillait dans chaque chambre le *Nachtwache*, chargé de maintenir l'ordre, d'éteindre la veilleuse en cas d'alerte. Maintenir l'ordre n'était pas toujours facile car il fallait répondre aux attaques nocturnes des Ukrainiens, des Russes, des Polonais, qui tentaient soit subrepticement, soit en force à coups de planches ou de tabourets, de voler la maigre ration qu'on avait pu économiser pour le lendemain matin. Il y eut quelquefois même dans la nuit de vraies batailles rangées, lorsque la Croix Rouge française nous fit parvenir en mars quelques colis. C'était enfin dans la nuit la plainte des mourants, des blessés de la journée, des dysentériques incapables de se lever qui s'oubliaient sur leur paille, souillant leur voisin de lit. J'ai le souvenir de cette nuit de cauchemar où inlassablement un malheureux récitait à haute voix, en langue russe ou grecque, les litanies des agonisants ; cette voix, qui martelait des syllabes inconnues, se faisait de plus en plus faible. Au matin, le malheureux fut retrouvé mort, tombé à côté de son lit.

Quelquefois encore, dans la nuit, c'était l'arrivée inopinée des S.S. venant chercher quelques nouvelles victimes, fouiller à la recherche d'armes possibles, dissimulées par les prisonniers. C'était encore la formation de *Kommandos* urgents et puis... c'était à nouveau le matin où l'on trouvait quelques camarades en moins, morts dans leur sanie, sur leur couche ou à terre, ou derrière une porte alors qu'ils s'apprêtaient à sortir peut-être... Quelquefois les voisins du mort le dissimulaient deux ou trois jours sous leur paille pour profiter de sa ration... Les jours passaient toujours aussi tragiques... Puis ce fut la grande épidémie de typhus du courant de janvier [1945] : 200 hommes mouraient par jour environ. On dut fermer de nouveaux blocks pour éviter que tout le camp soit contaminé. Faute de travail dans les usines d'armement, les *Auskommandos* refluèrent dans le camp. D'autres camps, sur le point d'être délivrés par les Alliés, se vidaient et remplissaient le nôtre. C'était alors la théorie interminable de nos malheureux camarades épuisés par la route faite à pied, sanglants des coups reçus, affamés, n'ayant pas bu souvent depuis plusieurs jours. Théorie de squelettes, s'épaulant, se soutenant, s'aidant comme ils le pouvaient, tombant souvent pour ne plus se relever. Spectacle macabre, hallucinant. Dans ces convois, des hommes de tous âges, des enfants même. C'est ainsi qu'un transport mit 21 jours pour venir de Buchenwald, n'ayant pour toute nourriture journalière que 46 g. de pain et 1 ou 2 pommes de terre. Malheur alors au plus faible. Il était tué sauvagement par ses camarades russes. Sur 6.000 au départ, ils arrivèrent 2.400... La famine se faisait de plus en plus sentir dans le camp et cependant

parfois... de la viande était vendue dans le camp contre quelques cigarettes, viande prélevée sur les cadavres du crématoire... À partir de février-mars, la situation empire : la dysenterie et le typhus se partagent le camp. La « morttransport » (ou corvée qui pousse le chariot des cadavres, tout étant fait à bras d'hommes), ne peut suffire à son travail, le crématoire n'a plus de coke et les morts s'entassent nus dans les *Waschraum*, dans la boue des rues des blocks ou dans la salle du crématoire. La vision de la rue d'un block fermé à cette époque est la suivante : une rue de 100 m. de long sur 6 de large où grouille une foule de 2.000 personnes et, par-ci par-là, sur les trottoirs, parmi les détritiques, nus, les yeux grands ouverts, la mâchoire tombante, 10, 20, 30 cadavres squelettiques qui demeurent là deux ou trois jours. Une chose que l'on ne peut décrire, qui est intraduisible, c'est l'odeur qui se dégageait de tout cela, de cet amas de cadavres, de ses innombrables dysentériques. C'est cette vision qu'ont eue les Américains à leur arrivée et qui les fit reculer d'horreur. 50 wagons de cadavres à la gare du camp et 1.200 corps au crématoire... 1 million 200.000 morts en août au camp de Dachau depuis 1933⁶.

7 Moral

Au milieu de ces horreurs qui dépassent tout ce que l'imagination humaine ait jamais pu concevoir, notre moral seul pouvait nous soutenir. Nos rations alimentaires étaient devenues si infimes que leur diminution ne changeait pas grand chose à notre état. Ceux de nos camarades qui, n'en pouvant plus, se laissaient aller au découragement, ne survivaient pas plus de deux ou trois jours. Nous en étions arrivés à nous interdire de penser trop à nos familles dans les jours trop sombres. Il fallait tenir, tenir, se cramponner. Qui dira l'aide que nous apportaient dans cet ordre d'idées les alertes, les visites de plus en plus nombreuses d'avions amis, les bombardements de plus en plus fréquents et sévères. Il était devenu impossible à nos gardiens (eux, cachés dans les abris !) de nous garder à l'intérieur des blocks, au risque de recevoir quelques éclats. Un bombardement, très proche, très intense, ce bruit d'enfer des bombes et de la D.C.A. conjugués, c'était notre libération qui approchait, cette libération que tant de nos camarades n'ont pas eu la force d'attendre.

8 Foi

Le secours de la religion était pratiquement impossible. Malgré bien des difficultés, les prêtres avaient réussi à monter une petite chapelle dans leur block en se compressant dans une des pièces pour en laisser une libre. Ils avaient fait un autel, et grâce aux colis qu'avaient le droit de recevoir seuls les prêtres allemands, ils avaient assemblé différentes choses. L'état d'esprit de ces prêtres allemands malgré la persécution dont ils avaient été l'objet, demeurait très particulier. L'âme allemande reprenait le dessus, ils se jugeaient seuls appelés de Dieu, très supérieurs à leurs confrères français en particulier, sujet très spécial que mes bons amis prêtres seraient mieux qualifiés que moi pour traiter. Les prêtres pouvaient donc dans leur block dire la messe quotidienne, mais il nous était absolument interdit d'y assister, les Allemands craignant l'appui moral incontestable que les prêtres pouvaient donner aux prisonniers. Les policiers du camp, choisis parmi les criminels allemands, veillaient à ce que nul ne puisse se rendre à la chapelle. Cependant, pour ma part, durant l'hiver 44, et jusqu'à ce que j'aie pu me coucher à mon tour avec le typhus, me glissant avant le réveil de 4 heures le long des blocks, profitant de l'obscurité et de l'inattention du portier, passant les barbelés... enfin, me débrouillant, j'ai eu le bonheur de pouvoir entendre la messe tous les jours, de communier, et d'emporter pour mes camarades les saintes espèces soigneusement entourées

⁶ Ce chiffre est évidemment erroné puisqu'il y a eu environ 200.000 déportés à Dachau. Par contre, les chiffres officiels de 1945 annonçaient 1,2 million de morts au total dans tous les camps.

de papier que je leur distribuai en cachette. Quelquefois aussi un prêtre parvenait à se glisser parmi nous, nous confessait et nous communiait dans les endroits les plus invraisemblables et toujours en prenant de multiples précautions. Ils purent aussi, malheureusement trop rarement, bénir et quelquefois trop rarement encore extrémiser les mourants et bénir les morts, c'est ce que firent plus d'une fois l'abbé [Maurice] Barré⁷, de Dinan, le Père [Joseph] Delory, de notre paroisse voisine de Saint-Christophe [de Javel], le Père [Michel] Riquet, qui nous prêcha le carême à Saint-Léon en 1943 et bien d'autres que j'ai connus moins intimement. Il faudrait, non pas un livre, mais autant d'ouvrages que d'individus pour écrire le secours immense que nous a donné notre foi, souvent simpliste chez beaucoup mais tellement touchante, notre confiance absolue dans un avenir meilleur.

Au moment où les Américains pénétrèrent dans le camp de Dachau, le 28⁸ avril 1945, les 37.000 détenus pressés derrière les barbelés hurlaient leur joie. Un Pasteur protestant monta sur le balcon de la tour de guet de la porte et, au milieu d'un silence impressionnant, en termes très simples, nous demanda de remercier Dieu d'abord de notre délivrance. Alors les 37.000 détenus se découvrirent et, avec le chapelain, récitèrent ensemble l'oraison dominicale.

⁷ Il témoignera après-guerre.

⁸ ou plutôt le 29 ?